

« *Ils font tous partie de ma vie* »
Entretien avec André-Line Beauparlant

Sylvano Santini

Numéro 238, automne 2011

Le cinéma documentaire québécois : perspective, tendance, continuité ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65502ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Santini, S. (2011). « *Ils font tous partie de ma vie* » : entretien avec André-Line Beauparlant. *Spirale*, (238), 37–40.

« Ils font tous partie de ma vie »

Entretien avec André-Line Beauparlant

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVANO SANTINI

Parallèlement à son travail au cinéma comme directrice artistique (entre autres Un dimanche à Kigali, Gaz Bar Blues, Incendies), André-Line Beauparlant a réalisé, depuis dix ans, quatre documentaires. Son premier, Trois princesses pour Roland (2001) a reçu le prix de la meilleure réalisation au Festival Hot Docs en 2002 à Toronto et le prix Yolande et Pierre Perrault pour le meilleur espoir. Après avoir tourné le court métrage documentaire Elvis l'italiano, elle en a réalisé un plus long en 2004 intitulé Le Petit Jésus qui a été en nomination aux Jutra en 2005. Son plus récent long métrage documentaire Panache est sorti, lui, en 2006. Dans l'entretien qui suit, André-Line Beauparlant nous a confié qu'elle prépare présentement un documentaire sur le temps.

SPIRALE — Comment êtes-vous passée de la direction artistique à la réalisation de films documentaires ?

ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT — Je faisais de la direction artistique, puis, à un moment donné, j'ai senti qu'il y avait quelque chose qui me disait que ça n'était pas suffisant. Je connaissais bien le milieu du cinéma, j'ai conversé avec beaucoup de réalisateurs, plusieurs cinéastes. Je les écoutais. Puis, j'ai eu envie de prendre la parole à mon tour. Tout a commencé pendant une conversation que j'ai eue avec des gens sur la pauvreté. Comme je viens d'un milieu ouvrier, j'ai été choquée par certains propos. J'ai dit : « non, ce n'est pas ça la pauvreté ! » C'est à ce moment que j'ai décidé de faire mon premier documentaire. Je suis donc allée voir mon oncle et ma tante qui représentaient bien ce que j'avais à dire sur la question.

Je me trouvais chanceuse parce que j'avais accès à ce milieu-là, ce n'était pas une théorie que je m'en allais faire ; je ne suis pas allée voir des spécialistes. Je suis allée voir ma tante, ma cousine et ma petite-cousine, pour discuter avec elles de ce milieu-là. J'ai choisi de parler juste avec des femmes.

SPIRALE — Et comment avez-vous abordé la question du film avec elles ?

ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT — J'en ai d'abord parlé à ma tante, Madeleine Robert, je lui ai demandé si elle voulait

faire un film. Elle a dit oui en moins de trois secondes. J'ai donc fait des entrevues préalables avec elle. J'ai écrit le projet par la suite.

C'est ainsi que j'organise ma pensée : j'écris tout d'avance pour réfléchir, j'écris les questions et les réponses. Après je mets le scénario dans le tiroir, je n'y touche plus jusqu'au moment de tourner. C'est ma méthode.

SPIRALE — Quel avantage avez-vous de connaître les réponses, de les écrire vous-même avant de tourner ? Ne risquez-vous pas de perdre une certaine spontanéité ?

ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT — En réalité, ce que j'écris, ce n'est pas ce qui arrive. Par exemple, dans *Trois princesses pour Roland*, je ne pouvais pas savoir que Nathalie, ma cousine, allait se faire taper par son chum, mais en même temps, je le savais. Quand j'écris, c'est vraiment un gros canevas du dialogue que je souhaiterais avoir avec les personnes.

J'écris, en fait, pour m'obliger à voir où je m'en vais avec mon film. Je détermine un thème à développer, c'est lui qui donne un sens à tout ce que je fais. Autrement, on tourne sans savoir où l'on s'en va et, une fois rendu au montage, on a du mal à construire quelque chose qui se tient. Finalement, on est perdu ! J'aime mieux être perdue toute seule devant mon ordinateur avant de commencer le film.

LA MORT EN RÉCIT : LE TÉMOIGNAGE

SPIRALE — Parmi tous les thèmes que vous abordez dans vos films, il y en a un qui me semble revenir souvent comme élément déclencheur du récit : la mort. Dans *Trois princesses*, c'est Roland, le mari de votre tante Madeleine, qui s'est suicidé ; dans *Le Petit Jésus*, c'est votre frère et, dans *Panache*, ce sont des bêtes qui meurent devant la caméra, en direct.

ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT — Je n'y avais pas vraiment pensé. Mais maintenant que vous le dites, je crois qu'il est vrai que la mort a été un élément déclencheur dans les trois films. Dans *Trois princesses pour Roland*, il était facile

de parler de Roland puisqu'il était mort. Mais c'est vrai que j'ai abordé le film comme ça, avec son départ qui a effectivement suscité plein de choses avec les trois filles. C'est la même chose pour *Le Petit Jésus*. Le départ de mon frère a eu bien des répercussions. J'ai commencé à faire un film avec lui, mais il est mort pendant le tournage. Tout a changé alors, je ne pouvais plus faire le film que j'avais écrit. J'étais tout de même au début, alors les seules images que j'ai de lui, c'est moi qui les ai tournées — ce sont celles qui terminent le film. Sa mort m'a en quelque sorte obligée à faire un film autour de lui, puisqu'il n'était plus là.

SPIRALE — Il vrai qu'un disparu fait beaucoup parler. On s'en souvient, la mémoire de lui devient plus vive, c'est tout le jeu de l'interprétation finalement qui se met en branle. C'est là, à mon avis, que vous intervenez le plus : vous allez chercher le témoignage, vous le forcez dans le bon sens du terme. Et comme on entend toujours vos questions, on aperçoit sans mal que vous avez une facilité à faire parler les gens, même si les sujets sont très intimes.

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — Je suis curieuse des gens. À partir du moment où tu t'intéresses vraiment à quelqu'un, on s'ouvre à toi. C'est particulièrement vrai avec ceux qui n'ont pas souvent la chance de se faire demander comment ils vont. Madeleine, ma tante, ne se fait pas demander souvent comme elle va par quelqu'un qui n'attend pas juste d'elle une réponse convenue comme « ça va pas pire... ». Moi, j'étais là pour la suivre, je voulais aller plus loin, évidemment, en lui demandant : « comment tu vas vraiment ? » C'est parce que je m'intéresse profondément aux gens que ça marche, je veux vraiment savoir ce qu'ils vivent. Il faut alors qu'ils m'intéressent depuis longtemps avant que je ne les filme, comme une chose que l'on porte longtemps en soi avant d'en parler. Ils m'intéressent de façon globale, dans tous leurs aspects ; ils peuvent aussi me troubler. Parfois je les trouve extraordinaires, mais, à d'autres moments, je vois bien que ce qu'ils vivent n'a pas de bon sens ; je le fais toujours de façon affectueuse cependant. C'est un hommage et une critique en même temps, mais jamais un jugement.

UN POINT DE VUE IMPLIQUÉ : COMPLICITÉ ET PUDEUR

SPIRALE — Vous ne vous en cachez pas dans vos films. On entend très bien ce que vous pensez lorsque vous posez des questions du genre : « comment tu fais pour supporter ces hommes-là ? » Par exemple, dans *Panache*, vous posez aux chasseurs la question de leur éducation sans vouloir les juger, peut-être pour briser le préjugé que l'on a contre eux. À l'un d'entre eux, par exemple, vous dites : « ça ne te manque pas d'écrire ou de lire ? » Voilà bien le genre de question que j'aurais eu envie de lui poser...

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — Si je le peux, c'est parce que je le connais très bien. J'ai posé cette question à mon meilleur ami, Tex. Je peux donc me permettre ce genre de question avec lui. J'ai effectivement voulu faire tomber quelques préjugés dans mes films. Dans *Trois princesses*

pour Roland, c'était le préjugé à l'endroit de la pauvreté ; ensuite, dans *Le Petit Jésus*, envers la religion, puis dans *Panache*, envers la chasse. Mes films défont les préjugés pour faire en sorte que tout ne soit pas noir ou blanc. La religion, ce n'est pas juste de la merde ; la pauvreté, ça ne touche pas juste les imbéciles qui n'ont pas envie de travailler et qui restent chez eux. Ce n'est pas comme ça que ça marche. La chasse aussi, c'est une réalité plus complexe qu'on le pense.

SPIRALE — On sent bien la complicité que vous avez avec ces chasseurs dans *Panache* en chuchotant avec eux dans les bois.

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — Je ne pense pas qu'ils m'auraient laissée aller avec eux à la chasse si je n'avais pas été chasseuse moi-même. Ils auraient eu peur que je rie. Mais comme ma maison est à côté de la leur et puisque je chasse comme eux — ils savent que j'ai tué un orignal toute seule ! —, je ne leur faisais plus peur, j'étais comme eux.

Mais je me posais beaucoup de questions sur la chasse parce que ce n'est pas facile de tuer, même si je mange la viande. C'est Tex, mon grand ami, qui m'a montré à chasser, qui m'a fait réfléchir à tout ça, à la mort. C'est mon questionnement qui m'a incité à faire un film avec eux.

SPIRALE — Vos documentaires sont donc en continuité avec votre vie ?

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — C'est la même affaire.

SPIRALE — Comme les gens que vous filmez font partie de votre vie, est-ce que la question de la pudeur s'est imposée à vous à un moment donné ?

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — J'ai fait vraiment attention au montage. Il y a des choses que je n'ai pas laissées dans mes films et qui n'y seront jamais. Je fais attention aux gens. J'ai beaucoup d'images qui auraient pu faire rire dans *Trois princesses pour Roland*, de même que dans *Le Petit Jésus*, j'aurais pu faire des blagues avec les envolées religieuses de certains amis ou de mes parents. Je n'y voyais pas tellement d'intérêt.

SPIRALE — De toute évidence, vous contrôlez la tonalité de vos films.

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — En fait, j'essaie d'être le plus possible avec des gens qui me font confiance. Je respecte une sorte de pacte implicite. Ils font tous partie de ma vie.

SPIRALE — Est-ce pour cette raison qu'on sent autant votre présence dans vos films ?

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — Bien, oui. Je leur ai toujours dit qu'ils pouvaient me poser des questions à leur tour et que la caméra se tournerait vers moi. Je ne vais pas me cacher ; je suis entièrement avec eux. On réfléchit ensemble autour de thèmes comme la mort, la famille, la violence,

la pauvreté, la religion. Je veux leur donner la parole, tout en la prenant moi-même avec mes questions et avec le montage.

FILMER SA RELATION AVEC LES AUTRES

SPIRALE — J'ai l'impression que votre rapport avec les autres est le sujet principal de vos films.

ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT — Je filme une relation en effet.

SPIRALE — Cette relation s'exprime à travers vos questions, dont certaines sont faussement naïves. Vous êtes dure avec eux à certains moments, d'autres fois, au contraire, vous êtes tendre, douce. On sent bien que vous avez avec eux une relation chaleureuse, vivante. C'est ce type de relation qui me permet de mettre vos films en perspective, en les mesurant à l'histoire du cinéma documentaire québécois. Quand j'ai vu *Panache*, par exemple, j'ai tout de suite pensé à *La Bête lumineuse* de Pierre Perrault, mais le contraste est si frappant entre vos films qu'il faut bien se résoudre à parler de deux mondes totalement différents. Votre approche est ce qui vous en distingue le plus cependant. Au contraire de ce que vous faites,

Mes films défont les préjugés pour faire en sorte que tout ne soit pas noir ou blanc. La religion, ce n'est pas juste de la merde; la pauvreté, ça ne touche pas juste les imbéciles qui n'ont pas envie de travailler et qui restent chez eux. Ce n'est pas comme ça que ça marche.

Perrault n'a jamais représenté la relation singulière qu'il entretenait lui-même avec les gens qu'il filmait. On ne le voit jamais dans ses films, on ne l'entend pas non plus discuter avec les gens. Il a capté les personnes à distance, dirait-on, même s'il les connaissait très bien et qu'il était près d'eux, comme on le sait. En fait, ses films donnent à voir des individus qui semblent incarner un certain type ou stéréotype de l'univers social.

ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT — Dès mon premier film, *Trois princesses pour Roland*, je ne voulais pas me placer au-dessus de mes personnages. Je viens de ce milieu-là, même si maintenant je pourrais dire que j'en suis sortie en allant à l'université. La seule façon que j'ai trouvée pour ne pas tout contrôler, pour ne pas être si différente, a été de me dire : « je vais être comme eux, à sept heures le matin, devant la caméra ». Ce n'est pas quelque chose d'agréable de se faire filmer. On n'a pas envie de ça, surtout lorsqu'il s'agit d'un travail où l'on pose des questions et l'on réfléchit. Je me suis dit qu'il fallait que je sois égale à mes personnages le

plus possible. Je leur ai d'ailleurs proposé de me dire ouvertement s'ils n'aimaient pas l'une de mes questions ou encore de me la renvoyer en disant quelque chose du genre : « et toi, c'était comment avec ton père ? », « tu n'es pas mieux que nous autres ! » Notre relation était d'égal à égal, voilà mon concept de l'équité. Une chose est sûre : je me serais sentie mal de ne pas montrer ma relation, j'aurais eu l'impression autrement d'avoir l'avantage sur eux.

SPIRALE — J'imagine que les personnes que vous avez filmées ne se sont jamais senties offusquées quand elles ont vu le résultat.

ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT — Personne !

SPIRALE — C'est tout le contraire du personnage central de *La Bête lumineuse*, Stéphane Albert-Boulais, le poète, qui a été tellement bouleversé lorsqu'il a vu le film la première fois qu'il a écrit un livre pour se libérer de cette mauvaise expérience.

ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT — Je ne veux pas juger ce film, mais moi je ne pourrais jamais faire ça. Je pense que je suis trop catholique (rires). Je souhaite de tout mon cœur que les gens filmés par moi vont aimer le film.

SPIRALE — Est-ce que cela vous blesserait si l'une des personnes vous disait que vous l'aviez trahie ?

ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT — Ah, oui ! Ça me ferait mal. Il y a une expérience, tout de même, qui m'a troublée avec *Panache*. Lorsque je suis allée présenter le film à Québec, il y a eu des chasseurs qui se sont plaints, disant qu'ils ne s'y étaient pas reconnus. Ils m'ont dit que je n'étais pas correcte parce que je montrais un mauvais portrait des chasseurs. Ça m'a tellement troublée. Je ne pense pas qu'ils avaient raison pourtant. Ce n'est pas vrai que j'ai montré un mauvais portrait des chasseurs, sauf qu'eux en voulaient un plus romantique. Ils n'avaient pas compris que je ne faisais pas un portrait de la chasse mais de mes voisins. J'ai essayé de leur expliquer que je n'avais rien contre la chasse, que j'étais chasseuse moi-même. Je n'ai d'ailleurs filmé aucune personne soûle qui tombe par terre en buvant de la bière. C'est un portrait d'amis que j'ai montré dans mon film.

S'APPROCHER DE L'HUMAIN ; FILMER UN INDIVIDU

SPIRALE — Vos films présentent une grande différence avec le cinéma direct. On entendait rarement la voix des cinéastes dans les films, on ne les voyait jamais non plus.

ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT — Non, jamais...

SPIRALE — Vous, par contre, on vous entend. Vous vous impliquez dans le film. Vous filmez les personnes de très près avec l'aide de Robert Morin, votre complice cinéaste qui a tourné plusieurs des images de vos documentaires et qui reprend la technique du grand angle dont Michel Brault se servait à l'époque pour s'approcher des gens mais

de façon nettement plus exacerbée puisque son point de vue est ouvertement un œil subjectif. Tout cela me fait penser que vous ne cherchez pas à montrer le profil des chasseurs en général, mais le chasseur comme une personne qui est filmée par une autre personne. Autrement dit, vous faites, en gros plan, le portrait d'un être humain et de votre relation avec lui.

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — Oui, parce que si j'avais voulu faire un portrait « des » chasseurs, j'aurais lu plein de livres et fait beaucoup d'analyses. Mais je ne fais jamais ce genre de choses. Comme vous le dites, je m'approche de l'humain, j'en choisis quelques-uns et je m'approche d'eux pour essayer de voir qui ils sont, comment ils vont, ce qu'ils pensent, j'essaie de connaître leur rapport à la mort, à la bête. Mon approche n'a donc rien à voir avec une théorie sur les chasseurs en général. Pas plus qu'il ne s'agissait d'une théorie sur la religion ou sur les enfants handicapés dans *Le Petit Jésus* et encore moins un film sur les pauvres dans *Trois princesses pour Roland*.

SPIRALE — Vos films ne manquent pas d'humour en montrant parfois les gens dans une situation qui n'est pas à leur avantage. Je pense à une scène précise dans *Panache* dans laquelle on voit, en plongée, un chasseur étendu sur une couverture sur laquelle il y a l'image en gros plan d'un tigre. On dirait que cette image est prête à dévorer le chasseur qui, lui, se prépare à tirer sur un chevreuil. Voilà une belle illustration humoristique du chasseur qui devient lui-même une proie, non pas évidemment du tigre sur la serviette mais de la caméra qui le filme. Cette scène est très drôle, mais je dirais que je n'ai pas envie de rire du chasseur, mais bien du renversement de situation.

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — Cet humour leur appartient en fait. Je ne ris pas d'eux mais avec eux. La couverture avec l'image du tigre fait partie de l'univers du chasseur en question, c'est bel et bien son monde. Il y a des situations qui sont effectivement drôles, mais je ne pense pas que j'aie voulu souligner certaines choses juste pour faire rire les gens. *Panache* est mon premier documentaire-comédie, mais si le film est drôle, c'est parce que les chasseurs le sont. Ils ont une sorte d'humour un peu fin, ils m'amènent eux-mêmes dans des « petites zones », voulant par moments m'impressionner. Ce sont eux qui s'habillent en Père Noël, c'est bien l'un d'entre eux qui se fait un traîneau avec des panaches, un autre qui se fait un camion de camouflage incroyable. C'est cet humour bien à eux et qu'ils voulaient partager que j'ai capté.

SPIRALE — Même si la vague du cinéma direct des années 1960 nous a donné de très beaux films, je n'y ai jamais autant senti cette approche de l'autre comme je la retrouve dans les vôtres. Pierre Perrault a eu beau écrire des livres pour dire qu'il connaissait tous ces gens qu'il a filmés, on ne voit jamais, dans ses films, cette relation qu'il avait avec eux. Elle est implicite, on peut la déduire, mais elle ne fait pas partie de l'univers représenté. Chez vous, au contraire, elle est explicite au point de devenir, comme je l'ai suggéré plus tôt, le sujet principal de vos films. Lorsque vous filmez

Tex le chasseur, vous le faites en tant qu'individu et non comme s'il était un représentant de l'analphabétisme, ou encore vous montrez Madeleine comme une personne à part entière et non comme une image qui incarnerait la pauvreté. Si vous aviez été à la fin des années soixante, il vous aurait été difficile, à mon sens, de faire les mêmes films parce qu'on ne filmait pas vraiment des individus à l'époque, mais des sujets qui représentaient la réalité sociale : une classe, un âge, une génération, une langue, etc. Ces films ne cherchaient ni à capter des singularités ni à rendre compte de leurs témoignages uniques, mais à personnifier une expérience collective. Prenez le film de Michel Brault, *Les ordres*, qui devait être un documentaire à l'origine. Il a avoué avoir été incapable de faire quoi que ce soit avec les témoignages à vif des gens qui sont allés en prison. Il a préféré les représenter dans un récit joué par des comédiens.

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — En fait, je comprends son geste, mais, moi, je suis intéressée par ce que me disent les gens que je filme. Je suis complètement fascinée par ma tante Madeleine. Quand j'ai commencé *Trois princesses pour Roland*, j'étais complètement séduite par elle : quelle femme exceptionnelle ! quelle force de la nature ! je me disais. J'ignorais toutefois si Madeleine allait intéresser quelqu'un d'autre que moi. Et c'est un peu toujours la même histoire puisque je suis tellement obsédée par le sujet de mon prochain documentaire que je me demande sérieusement si ça va intéresser quelqu'un d'autre que moi.

SPIRALE — Vos films m'apparaissent très représentatifs de ce point de vue rapproché sur les individus qui, depuis les années 1990, tend à faire du documentaire autre chose que la représentation d'un portrait social. Vous captez les gens non pas nécessairement dans leur intimité (l'intimité d'une personne peut être très commune !), mais dans leur singularité, c'est-à-dire dans ce qui en fait des êtres uniques.

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — Oui, oui. Mais je n'y ai pas réfléchi globalement. Ça a vraiment été instinctif. J'ai eu envie de m'approcher d'un petit groupe, de faire minuscule en passant par le petit chemin d'à côté : j'ai parlé avec ma tante et non avec l'état de la pauvreté au Québec.

SPIRALE — Vous avez dit que vous travaillez présentement à un nouveau projet de documentaire.

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — Oui, ça fait un petit bout de temps, c'est un documentaire sur le temps, donc il prend plus de temps à faire puisque je laisse le temps passer. En fait, c'est un sujet qui se passe sur quelques années. Donc j'ai commencé à tourner en 2008, puis je vais commencer le montage bientôt.

SPIRALE — Toujours avec des proches ? Est-ce qu'on vous entendra ou verra encore ?

ANDRÉ-LINE BEUPARLANT — Oui. On m'entendra et on me verra encore plus cette fois. ⊥